

## Le vieux mouton

Le roi d'une terre autrefois luxuriante fit un jour un cauchemar.

Son beau royaume, aux immenses arbres, aux hautes collines et à la flore si riche et variée, convoité des seigneurs alentours, allait mourir.

Les prairies, les champs, rivières et forêts, tout serait recouvert d'eau salée, et dans cette catastrophe, ne resterait qu'une terre désolée, battue par les embruns de la mer déchainée. Il se promit alors de faire tout ce qui était en son pouvoir pour éviter que cette vision ne devienne un jour sa triste réalité.

La nuit suivante il fit un autre rêve. Cette fois ci son esprit tourmenté lui faisait la promesse, qu'au sang versé de la plus belle bête, a la toison épaisse, le royaume serait sauvé.

A son réveil il envoya sa garde chercher dans chaque ferme, dans chaque enclos, dans toutes les bergeries, le plus beau mouton, celui de sa vision.

Pendant des mois, les soldats arpentèrent le royaume, frappèrent à toutes les portes mais ne trouvèrent que des moutons ordinaires, à la laine soyeuse certes, et bien en chair, mais rien qui ne satisfaisait le roi.

Chaque jour un peu plus accablé, il sombrait dans les eaux profondes de son esprit troublé.

C'est alors qu'un jour, un jeune soldat de la garde vint frapper à la porte d'une vieille ferme. La bergère aussi âgée que la bâtisse décrépie, ouvrit et écouta la requête du jeune homme.

"J'ai avec moi un mouton centenaire, mon garçon. Ce mouton était sur ces terres avant ma naissance et sera encore là après ma mort. Il y a en lui la lumière infinie de l'avenir et la mémoire d'alors. Si cette terre doit brûler sous une couche de sel ; lui, ne courbera pas l'échine sur le chemin de l'autel".

Le jeune homme rentra au château, bien peiné de n'avoir pu, ni voir l'animal, ni convaincre la vieille bergère.

Ne sachant comment l'annoncer à son roi, il n'en dit rien et trois semaines durant il retourna trois fois chez la vieille bergère.

La première fois, il lui ramena des confitures, des épices et du pain espérant l'amadouer à l'appel de la faim.

Le jeune homme rentra au château, bien peiné de n'avoir pu, ni voir l'animal, ni convaincre la vieille bergère.

La seconde fois, il vint avec un magnifique cheval, prétendant qu'un échange entre deux si belles bêtes pourrait être équitable.

Le jeune homme rentra au château, bien peiné de n'avoir pu, ni voir l'animal, ni convaincre la vieille bergère.

La troisième fois il vint avec d'autres soldats, comptant sur la menace pour qu'enfin la vieille bergère se plie au gré royal.

Mais le jeune homme rentra au château, bien peiné de n'avoir pu, ni voir l'animal, ni convaincre la vieille bergère.

Une dernière fois, enfin, il vint avec le roi.

Personne ne vint leur ouvrir. Le jeune soldat et son roi qui était totalement pris de délire, hurlant dans sa fièvre que le jour était venu, entraient seuls dans la bergerie. Le roi répétait, les yeux hagards et perdu que la colère de la mer allait s'abattre sur ses côtes.

La vieille bergère était introuvable, et aucun mouton centenaire non plus. La bergerie était abandonnée, laissée à sa propre finitude. La poussière et le sable avaient déjà recouvert les meubles, rongés par les années, le soleil et le sel. Ici, l'odeur de la mer était si vive qu'on se croyait sous les eaux et des reflets argentés se fracassaient sur les vitres crasseuses.

Bientôt, un bruit sourd venu de la côte éveilla davantage la fièvre du roi dont les larmes salées s'échappaient de ses yeux.

Il se perdit alors dans son esprit brûlant et discuta l'espace d'un instant avec le jeune soldat qu'il prenait désormais pour le vieux mouton. Il entendit :

"Ne vois-tu pas déjà que la terre se meurt ? Ne vois-tu pas que cela est nécessaire pour que la vie demeure ? C'est l'écume de ma laine qui déjà se répand. C'est mon

sang qui s'écoule sur le sable chaud. Tu veux mon sacrifice mais j'appartiens déjà aux mondes éternels".

Enfin, une vague, lente et infinie, que rien ne pouvait retenir ruissela doucement depuis la mer. L'eau salée coula de la côte vers les terres, comme l'eau savonneuse versée lentement sur le sol par la lavandière. Les courbes liquides serpentaient lourdement et les chuchotements de l'écume bruissaient à l'unisson.

Ainsi, la mer recouvrit bientôt toute la côte, les forêts et les prés, les rivières et les collines, tout semblait alors, disparaître dans le même silence de la vieille bergerie, emporté par le vent.

Les années passèrent, le roi mourut de chagrin, et la végétation d'alors disparue. Dans la terre brûlée, rien ne poussait plus et les habitants durent partir, dans les terres, plus loin, où les légumes et les fruits n'étaient pas recouverts du goût de la mer.

On ne vit plus jamais, ni la vieille ni le mouton, qu'on n'avait jamais vu d'ailleurs. Mais le roi avait eu tort, et sa vision l'avait trompé.

La mer avait bien recouvert les terres, les forêts avaient pour la plupart disparues et les collines s'étaient lentement couchées. Mais la vie était là ; une vie végétale et animale aux couleurs sans limites. Des fleurs, des herbes, des buissons, des insectes, des oiseaux et des animaux marins paraient dans l'estuaire. La côte était devenue, au passage de la mer, un portail entre l'eau et la terre. La vie marine et terrestre se retrouvaient dans le plus beaux des écrans, dans la douceur iodée. Les hommes et les créatures de la mer.

Les poissons et les moutons.

La baie.

Encore aujourd'hui, on dit qu'on voit parfois les traces des sabots d'un mouton, que la profondeur et l'envergure n'égale aucune bête. On dit aussi trouver, suspendu dans le vent, hérissé sur les joncs, le duvet d'un mouton, si blanc et si doux qu'il paraît du coton.

Il n'est pas impossible, qu'un mouton centenaire garde encore la mémoire de cette vieille histoire ou c'est cette vieille histoire qui fait vivre pour toujours, ce mouton centenaire.